

plaisir, tant il y avait d'âme et de mélodie dans les modulations qui s'y succédaient.

Le grand offertoir en ut mineur développant largement les ressources du crescendo et du diminuendo de l'orgue, offrait un contraste bien grand avec la pastorale qui le précédait. C'est surtout dans l'orage que nous avons entendu pendant la communion, que l'on a pu remarquer les effets étonnants que l'orgue est susceptible de produire sous les doigts d'un artiste aussi éminent. Le tonnerre se confondait avec les voix humaines qui semblaient implorer la divinité de conjurer l'orage, à vivement impressionné, et cette pensée qui doit avoir guidé M. Batiste dans son exécution, a été parfaitement rendue, et on pourrait dire aussi qu'elle a été bien comprise.

A la fin de la messe, M. Batiste a joué un prélude et une fugue de Bach avec pédales, suivie de la marche du sacre du Prophète.

Avouons que d'un bout à l'autre de la messe, M. Baptiste a été à la hauteur de sa réputation, c'est dire que sous tous rapports son exécution a été parfaite.

M.<sup>me</sup> Elisa Batiste a chanté avec un goût exquis et cette méthode qui n'appartient qu'aux grands artistes, un O Salutaris et un Ave Maria très-remarquables et composés par M. Batiste.

Les chœurs de Notre-Dame ont voulu accorder leur concours, et, comme toujours, les morceaux qu'ils ont fait entendre ont été exécutés avec le talent qu'on leur connaît.

Mercredi dernier, plusieurs rassemblements s'étaient formés à Tourcoing dans la rue des Récollets et dans les rues voisines. On parlait d'un accident grave arrivé à un marchand de cette ville, qui colporte ses marchandises avec sa voiture dans les villes et villages des environs.

L'exagération faisant son œuvre, on en était arrivé à un assassinat accompagné des circonstances les plus atroces. Le fait est que la famille de M. ... que ces bruits ne contribuaient pas à rassurer, était dans une grande inquiétude. On était venu dire le matin que leur cheval avait été rencontré seul, les harnais en désordre, au Blanc-Four, et que la voiture avait été vue renversée et dévalisée au bord de la route.

Il n'en fallait pas davantage pour broder là-dessus une histoire de voleurs. M. ... avait été, sans aucun doute, attaqué pendant la nuit, puis assassiné, coupé par morceaux; son fils, qui l'accompagnait, tué en défendant son père, et hâché non moins menu. Le tout avait été soigneusement mis dans un sac et jeté à la rivière.

Ces sortes d'histoires sont comme une boule de neige: petite au départ, énorme au bout d'un certain trajet. Les conjectures allaient leur train, comme cela arrive toujours. Chacun se rappelait ses rapports avec les victimes dont on faisait l'apologie. — Comme MM. ... sont des hommes d'une honorabilité incontestable et incontestée, leur oraison funèbre n'eût pu que les flatter, s'ils avaient pu l'entendre.

Un jeune homme, qui avait bien voulu monter à cheval immédiatement pour aller voir ce qu'il y avait de vrai dans ces bruits, revint bientôt rassurer la famille, et souffler sur l'échafaudage poétique et romantique des Emules d'Anne Redcliffe et de Ducray-Dumesnil. Il avait rencontré M. ... et son fils, revenant tranquillement à Tourcoing, à pied, et sans le moindre brigand à leur poursuite. Voici tout bonnement ce qui était arrivé:

M. ... comme nous l'avons dit, colporte sa marchandise lui-même et dans sa voiture, dans un rayon de quelques lieues. Un brancard vint à casser, le cheval effrayé brisa ses harnais et s'enfuit, laissant là son maître et la voiture; il fut rencontré dans sa course: de là, l'histoire que vous savez.

Si la famille fut bien heureuse, les faiseurs d'histoires dont nous avons parlé furent un peu désappointés.

Nous sommes loin de dire qu'ils eussent voulu voir ces suppositions se réaliser; mais ils avaient fait ces frais de sensibilité en pure perte. Ils éprouvaient ce sentiment indéfinissable qui attache notre pauvre nature à tout ce qui est extraordinaire. Ils étaient certes très-contents de voir M. ... en bonne santé; mais ils lui en voulaient de n'avoir pas été attaqué par des brigands... eût-il dû s'en tirer avec quelques égratignures. — Que voulez-vous? l'homme est ainsi fait.

En vertu d'une décision de S. Exc. M. le ministre des finances, en date du 10 mars courant, les crêpes de soie en pièce provenant de fabrication chinoise et destinées à être imprimées en France, pourront, à titre d'essai, participer au bénéfice de l'importation temporaire aux mêmes conditions que ceux qui doivent être brodés ou soumis à la teinture.

Cette décision, ainsi que celle du 29 octobre 1855, ne sera du reste appliquée jusqu'à nouvel ordre, que dans les bureaux ouverts par l'ordonnance du 13 mai 1837, à l'importation temporaire des foulards écrus.

L'administration des postes ayant reconnu que la circulation des timbres-poste insérés dans les paquets d'affaires, et toujours envoyés en petite quantité et comme appoint d'un paiement n'avait pas d'inconvénient sérieux, tandis que l'interdiction dont elle était frappée nuisait au développement des rapports d'affaires par la voie de la poste, a décidé, en conséquence, que les agents des postes s'abstiendraient, à l'avenir, de saisir les timbres-postes insérés dans les papiers d'affaires soumis à leur vérification. La prohibition subsiste en ce qui concerne leur insertion dans les imprimés ou les échantillons.

On sait que le concours régional d'animaux de boucherie, de Lille, se tiendra cette année mardi prochain 31 mars.

Les membres du jury de ce concours sont: MM. le préfet, président d'honneur. — Lefour, inspecteur général d'agriculture, président. — Dutertre, directeur de la bergerie impériale de Montcavrel (Pas-de-Calais). — Léon d'Herlincourt, propriétaire à Eterpigny (id.). — de la Houplière, propriétaire à l'Épine (id.). — Warembourg, propriétaire à Marcelcave (Somme). — Bernard, cultivateur à Roost-Warendin (Nord). — Bazin, directeur de la ferme-école du Mesnil-Saint-Firmin (Oise). — J. Lefebvre, président du comice agricole de Lille. — Loiset, secrétaire du même comice. — Desante, boucher à Lille. — Dubois, boucher, id.

La lune rousse, si redoutée des jardiniers, qui prétendent que sa lumière exerce une fâcheuse influence sur les jeunes pousses et les bourgeons, ne commencera cette année que le 24 avril prochain. En opposition à cette croyance populaire, nous croyons devoir rapporter dit le *Moniteur de l'Agriculture*, l'opinion d'hommes instruits qui, d'après les règles de la physique, donnent une autre cause au phénomène qui fait que les jeunes pousses se roussissent et gèlent. C'est, suivant eux, par suite de la sécheresse du ciel que la congélation s'opère et ils prétendent, avec raison, qu'on a grandement tort de redouter la lune rousse qui n'est pas plus nuisible que ses sœurs aux tendres végétations.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

## BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE

Du 15 au 28 mars.

Notre marché s'achève paisiblement vers la liquidation sans éprouver de bien grandes fluctuations. Le cours de 71 a servi, pendant toute la semaine, d'enjeu à la lutte qui se poursuit éternellement entre l'offre et la demande, et il n'est pas resté acquis à la rente. Ce résultat est loin de répondre aux désirs impatients des acheteurs et aux espérances que la spéculation avait conçues, à la suite d'une liquidation qui s'était faite en pleine hausse et qui semblait préparer l'avènement d'une hausse encore plus importante.

La marche ascendante des valeurs, arrêtée d'abord par l'incertitude qui régnait sur la question de l'impôt, a paru reprendre son cours lorsque l'on a connu officiellement les projets adoptés par le Conseil d'Etat; mais cette reprise a eu peu de durée; les hésitations de la première quinzaine devaient peser sur le reste du mois: elles avaient créé une situation de place assez embarrassée pour quelle ne puisse pas se dénouer aisément. Ainsi qu'il arrive dans les moments d'attente et d'anxiété, les spéculateurs ont employé tous les moyens que la stratégie de la Bourse met à leur disposition pour protéger leur position contre toutes les éventualités, et se préserver, sinon de toute perte, au moins de pertes trop considérables. Les achats de ferme ont été couverts par des ventes de primes, et réciproquement, de sorte que les positions sont passablement enchevêtrées, et que beaucoup de spéculateurs conservent une attitude d'expectative jusqu'à la liquidation prochaine.

Tandis que la rente ne se soutenait qu'avec difficulté et grâce à une lutte incessante, à 70 75, les chemins de fer ont tous obtenu une amélioration remarquable et donné lieu à une spéculation très-animée.

Les actions des chemins du Midi ont continué à jouir d'une faveur que justifient à la fois les recettes croissantes des sections ouvertes, et la prochaine ouverture de la ligne entière. Le chemin du Midi est, avec celui de la Méditerranée, la seule ligne qui mette en communication la Méditerranée avec l'Océan, et qui doit profiter de l'immense mouvement de transit entre ces deux mers.

Lorsque l'exploitation sera complète, en appliquant à cette excellente valeur le produit moyen des chemins de fer français on estime que son revenu ne sera pas moindre de 80 fr. par action.

La Méditerranée a atteint le cours de 2,400 fr. et se tient encore très-ferme à 2,075. La proximité de la liquidation met le découvert aux abois et favorise puissamment la hausse de cette valeur. Les autres chemins de fer sont calmes et jouissent d'une bonne tenue, mais restent en dehors de la grande spéculation.

Le marché industriel se signale par la fermeté de quelques valeurs de premier ordre. La Caisse générale des chemins de fer a monté à 560. La prochaine émission des chemins romains attire les capitaux sur cette Compagnie. Les ports de Marseille sont recherchés à 185.

La Caisse d'escompte Prost est recherchée à 500 et 505. La Caisse Centrale de l'industrie se négocie facilement à 160. Les Omnibus de Londres sont recherchés comme excellente valeur de placement, de 110 à 112 fr., les Omnibus de Paris à 835.

La souscription vient d'être close à Paris pour les actions de la Société de Navigation à vapeur; elle a dépassé toutes les prévisions, et l'on ne doute pas qu'il n'y ait de fortes réductions dans les demandes des souscripteurs.

On s'occupe toujours activement de la Compagnie des chemins de fer à traction dans les Etats sardes. La souscription d'un million, ouverte chez MM. Pichot et Bayerke, par la Société du Caz portatif, obtient un brillant succès.

A DUPONT.

## Nouvelles & Faits divers.

Les journaux belges rapportent le fait suivant:

Un propriétaire domicilié à Bruxelles, dans le voisinage de la place des Martyrs, M. V..., avait pour locataire d'une maison qu'il possède rue du Cardinal, au quartier Léopold, M. L., qui, à la suite de diverses contestations, avait dû finalement se préparer à quitter le local mardi dernier.

M. V..., en propriétaire jaloux de ses droits et peu confiant à l'endroit de l'intégrité des locataires, voulut surveiller par lui-même le déménagement de M. L., et, voyant ce dernier enlever quelques jeunes arbustes plantés par lui dans le jardin, il s'écria que ces arbustes faisaient désormais, au terme du Code, partie intégrante de son immeuble, et, comme M. L... repoussait cette prétention et se disposait à passer outre, M. V... appela deux terrassiers travaillant pour lui dans le voisinage, et dont l'un, à son injonction, se jeta sur M. L..., avec qui il roula à terre, après une lutte de quelques instants. L'autre terrassier, s'armant alors d'une bêche, en porta sur la tête du malheureux locataire un coup qui lui fit, dans la région de la nuque, une profonde et dangereuse blessure. L'auteur de cette violence a été remis aux mains de l'autorité judiciaire.

La brigade de douanes d'Amfroidret vient d'opérer une saisie dans des circonstances dont les annales de la fraude doivent offrir peu d'exemples, si tant est même qu'elles en fournissent un seul.

Depuis quelque temps, les préposés de cette brigade étaient sur la piste de fraudeurs dont ils suivaient les traces, d'une manière certaine, jusqu'au hameau de Stonsart, commune de Gommegnies, à l'endroit de ce hameau où s'élève une chapelle consacrée à saint Antoine.

Là venait se briser l'espoir de nos douaniers de mettre enfin la main sur les objets introduits en fraude, et dont les porteurs, si bien arrivés à ce point de leur course, avaient si fois faire disparaître tout vestige de passage.

Après avoir exploré vainement, et à plusieurs reprises, une briqueterie et quelques habitations voisines de la chapelle, les agents désappointés se voyaient chaque fois forcés de se retirer sans la moindre découverte.

Où donc peuvent passer les fraudeurs? se demandaient-ils. Arrivés ici, prennent-ils leur vol dans les airs, ou rentrent-ils sous terre?

Aucun des douaniers n'osait se prononcer sur ces graves questions, quand l'un d'eux, soit dans l'espoir de puiser une inspiration auprès du grand saint Antoine, dont la statue orne la chapelle où s'arrêtaient fatalement leurs recherches, soit pour s'assurer que le saint lieu ne sert pas de réceptacle aux contrebandiers, s'y introduisit résolument. Ses compagnons l'y suivent aussitôt; mais, là encore, les premières investigations sont sans succès.

De guerre lasse, nos hommes, à bout de recherches, avisent le saint lui-même, qui leur semble ne pas avoir une contenance naturelle. S'en emparer avec tout le respect qui lui est dû, démonter l'autel sur lequel il repose, fut l'affaire d'un moment. O triomphe! le dessus enlevé, découvre à leurs regards rayonnants l'objet de

être. Elle faisait, mais en vain, de violents efforts pour baisser les yeux, pour ne pas regarder l'opérateur; et quand celui-ci eut fini ses passes et ses exorcismes, elle tomba, presque inanimée, dans les bras de sa mère, en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Ma chère dame, dit le sorcier en la congédiant et en posant sa main sur le front brûlant de madame Riche, remettez-vous. Avec l'aide de Dieu, je vous promets une prompte guérison.

Revenue à elle, madame Riche partit comme une folle, comme si elle avait commis un crime.

— Au fait, dit-elle à sa mère, croire à la sorcellerie, c'est se donner au diable! Jamais je ne verrai plus cet homme!

Elle ne le revit plus, en effet; mais, jamais non plus, la figure et les traits du sorcier ne s'effacèrent de son âme. Non-seulement son mal avait disparu, mais la fille qu'elle mit au monde, une année plus tard, avait les yeux bleus, le nez et les mains du sorcier.

Nous verrons bientôt qu'elle en avait aussi la volonté qui donne la force magique.

C'est cette fille qui porta le nom de Couronne.

III.

Quand madame Riche maria sa troisième fille, Couronne avait dix-sept ans. Elle avait encore deux sœurs plus jeunes qu'elle. L'une, Héva de nom, qu'en Alsace on prononce Heffé, avait quinze ans; et l'autre, qui n'en avait que huit, s'appelait tout court l'Enfant ou Fanfan.

Héva, beauté précoce, était éclatante de

fraîcheur et de nullité. Il est rare qu'une jeune fille, parfaite de formes, de lignes, de traits et de couleur, soit autre chose qu'un corps développé, dans lequel l'âme est pour ainsi dire restée à l'état de naine; car, dans un enfant, la croissance de l'âme ne se fait ordinairement qu'aux dépens du corps, souvent de la santé. On dirait que le sang est la nourriture de l'âme, et qu'en pompant ces sucres précieux, elle rend les traits plus pâles et empêche le développement de la beauté physique. C'est peut-être pour cette raison que l'Ancien Testament dit: « Tu ne mangeras pas de sang, car le sang c'est la substance de l'âme. »

D'ordinaire, ces jeunes beautés précoces excitent l'admiration du vulgaire, c'est-à-dire de la majorité des hommes. Aussi Héva ne faisait-elle que parader toute la journée au village, sous prétexte de promener Fanfan, mais, en vérité, pour savourer les compliments que tout le monde lui adressait sur sa jeunesse et sa beauté; et, comme ces admirations banales revenaient de droit à la mère, madame Riche ne pouvait s'empêcher d'en être fière, et de croire, par moments, que Couronne était, sinon laide, du moins de beaucoup inférieure en beauté à Héva.

La différence, en effet, était grande entre Couronne et Héva.

Héva avait des cheveux noirs en si grande abondance, qu'on ne pouvait les ensermer de ses deux mains. Sa bouche, son nez, ses dents, ses oreilles, tout était admirable de lignes et d'harmonie. Sa taille de quinze ans était aussi voluptueuse que celle d'une vierge de dix-huit ans. Sa main seule faisait ombre dans ce concert de beautés, elle était large et rubiconde. Il fallait être un grand connaisseur pour décou-

vrir, sous cette peau rosée, veloutée et sans pli, une insensibilité parfaite, et pour ne trouver, à la place du cœur, qu'une boule de neige devenue chair.

Héva était une femme toute faite pour un richard sans idéal. Les hommes d'esprit et d'imagination n'épousent guère ces fleurs éphémères qui, dès l'âge de quatorze ans, sont arrivées à leur parfaite croissance pour monter en graine, et qui, comme des plantes et des épis vides, se tiennent toujours toutes droites, n'ayant même pas l'avantage d'une statue; car la statue, du moins, conserve sa froide beauté, tandis que ces blocs de chair veiné, rosé et accidentés, perdent tous les jours quelques grains de l'harmonie des contours. N'ayant ni le sel conservateur de l'esprit, ni l'éternelle jeunesse du cœur, ni l'énergie de la volonté qui régénère, ces beautés, en peu d'années, deviennent si laides, qu'elles n'inspirent même pas un sentiment de pitié; car la laideur ne fond pas sur elles comme un malheur, mais comme une vengeance du destin.

Si elles avaient été toujours laides, on leur aurait appris à être aimables, afin de racheter par le caractère et des prévenances si chères aux hommes, le défaut de beauté.

Mais, ayant été belles, et d'une beauté impertinente, elles n'ont appris qu'à s'habiller et qu'à se faire admirer.

Au lieu d'être aimables pour les autres, elles exigent, rien qu'à paraître, que tout le monde le soit pour elles.

La beauté est une tyrannie qui demande un culte, une obéissance passive; tyrannie contre laquelle les hommes, et surtout les femmes moins belles, se révoltent, dès qu'ils trouvent le défaut de la cuirasse.

L'esprit seul conserve la beauté sur son trône.

Et quand, à la fin, il faut qu'elle en descende — car, si beau que soit le soleil, il faut bien qu'il se couche — l'esprit lui trouve tant de consolations, qu'elle ne regrette même pas le temps de sa splendeur.

Un seul moment de réflexion lui prouvera que les droits de ce pouvoir ne valent pas les devoirs qu'il impose.

Couronne était en tout le contraste de sa sœur cadette.

En elle tout était voilé, discret; on eût dit une beauté en coquille, ou plutôt une pâle lithopanie, à laquelle il faut un rayon de lumière pour resplendir aux yeux des profanes; car, pour le connaisseur, Couronne était un diamant dans sa gangue. Elle avait des cheveux châtains et des yeux bleus dont toute la beauté était dans le regard lent, gaze, velouté, mais pénétrant et se gravant dans la mémoire. Ses sourcils étaient bruns, épais, mais bien arqués, et séparés par un intervalle symétrique. Son nez était long, mais les narines en étaient fines, flexibles et délicatement relevées. Sa bouche était moins bien que celle d'Héva, car elle avait les lèvres un peu fortes; mais, quand elle souriait, la phosphorescence de son sourire, aspirant, pour ainsi dire, une étincelle de son âme, illuminait toute sa figure, d'ordinaire d'un pâle mat. Elle était plus délicate, plus fluette que sa sœur; sa gorge était moins curieuse, Ronsard eût dit moins sautillante, que celle d'Héva. Elle se cachait, pour ainsi dire, de pudeur, dans sa ronde coquille. Madame Riche, qui connaissait ce trésor, reprochait souvent à sa fille aînée de ne pas faire valoir ses grâces natives. A continuer.